



Ouvriers annamites incrustant la nacre. — Dessin de J. Lavée, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

HUIT JOURS D'AMBASSADE A HUÉ

(ROYAUME D'ANNAM),

PAR M. BROSSARD DE CORBIGNY, LIEUTENANT DE VAISSEAU, ATTACHÉ A LA MISSION ¹.

1875. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Incrustations de nacre. — Costumes. — Lois somptuaires. — Le jaune, couleur royale. — Caractères prohibés. — Polygamie. — Condition des femmes.

L'art de l'incrustation en nacre est poussé, au Tong-kin, à un point très-remarquable. Pourquoi ? Comment se fait-il que ces gens peu vêtus, mal nourris, se soient mis à faire, dans leurs cases de feuilles, des coffrets, des meubles d'un dessin original, fouillés à jour, aux panneaux ornés de devises de nacre d'une finesse extrême ? Pourquoi un travail si élégant est-il destiné presque exclusivement à contenir l'ignoble chique de bétel ? La chaux à mâcher salit partout ces jolis cof-

frets, et des mains sales, gluantes, en tachent l'extérieur. Cela s'est toujours ainsi fait de père en fils.

Les matières premières sont peu éloignées ; la nacre est fournie par un gros coquillage assez commun dans les îles et sur la côte ; cependant la nacre verte vient d'Europe. Quant au bois, il est répandu partout, il n'a rien de bien précieux. C'est une espèce de bois de fer dur, brun, se prêtant bien au travail de la gouge.

Pour arriver à cette finesse de dessin déjà appréciée à Paris, l'ouvrier, l'artiste annamite trace d'abord sur une feuille de papier le motif à reproduire, puis, pin-

1. Suite et fin. — Voy. p. 33.

çant, dans un étai, de petites plaques de nacre irisée, il dégrossit à la lime (et quelle lime!) le feston qu'il veut faire, et petit à petit, amincissant sa nacre avec adresse, il arrive à découper les plus fins contours : il ne reste plus dans l'étai qu'un petit morceau de dentelle de nacre, un fruit, une feuille, qu'il a eu le soin de tailler dans certains reflets assortis, de façon à juxtaposer les diverses nuances, aurore, jaune d'or, rose, violette, verte, de toutes ces nacres d'une vivacité charmante.

Ce travail fort long est continué par l'incrustation de chaque pièce, successivement faite à la main dans l'épaisseur du bois. La précision augmente beaucoup le mérite de l'ouvrage. Enfin le tout est poli, et l'on complète l'ornementation par de petits coups de burin noirci, pour alléger encore l'aspect général du travail.

D'autres fois la nacre est sculptée en bas-relief et ressort sur les panneaux. Ces objets-là coûtent un peu plus cher, néanmoins la main-d'œuvre reste à bas prix. Cette industrie tongkinoise sera d'ici peu d'années fort estimée en Europe, et l'on ne voit guère comment la fabrication de pacotille, avec ses emporte-pièces, pourrait, comme au Japon, se substituer un jour au travail méticuleux de la lime. Une autre industrie locale est celle des vases de cuivre rouge niellé. Ceux-ci sont bien moins répandus que les coffrets et inférieurs aux objets analogues du Japon ; il y a pourtant des boîtes et crachoirs niellés d'or, d'argent et de cuivre noir très-originaux.

Si l'on joint à ces industries le travail de l'ivoire, le tissage assez primitif de la soie indigène, unie ou brochée de dessins très-simples et teinte par des procédés du pays, on aura à peu près la nomenclature des industries cochinchinoises. La céramique, la fonderie artistique, la verrerie, le travail du fer en gros, y sont inconnus ; les produits du sol sont à peine épurés.

L'homme du peuple s'occupe peu de son avenir ; l'industriel, aimant passionnément le village près duquel s'élève le modeste tombeau de ses parents, attaché à son champ de riz, n'a aucun goût pour les entreprises commerciales ou lointaines ; il laisse aux Chinois le tracas des affaires ; quant à lui, la vie ne l'inquiète guère ; s'il gagne un peu plus un jour, il dort davantage le lendemain. Sa case, ses vêtements, son bétel et son riz lui coûtent peu, et pourvu que le mandarin ne vienne pas trop souvent mettre son pécule à contribution, cette existence inerte suffit à ses goûts. S'il veut se donner un peu de luxe, il cultive quelques mûriers, fait de la soie ou de l'indigo, du sucre brut dans certaines contrées, et se procure avec ces ressources des objets d'importation chinoise, de l'opium, du thé, des ciseaux, des outils, ou bien une paire de buffles, pour étendre ses cultures de riz. Il devrait bien aussi s'acheter du savon ; l'usage en est ici complètement indifférent, ou pour mieux dire antipathique à toutes les classes de la société. Au point de vue de la propreté, l'Annamite occupe le dernier

rang peut-être sur la liste des peuples ; il diffère essentiellement du Chinois, sous ce rapport. Celui-ci, au contraire, se fait remarquer par son amour des ablutions, et ne sait pas résister au plaisir de se jeter sur le corps le premier seau d'eau tiré du puits.

Le costume cochinchinois ne rappelle en rien les fantaisies de l'Asie occidentale ; le costume est toujours uni ; pas la moindre broderie, aucune dorure. La longue robe à manches serrées est blanche ou de couleur sombre. Elle est commune aux deux sexes, ainsi que le pantalon d'étoffe légère ; les hommes pourtant portent aussi une veste courte boutonnant droit, avec un petit col serrant étroitement le cou. Les cheveux, chez les deux sexes, se portent de toute leur longueur et sont noués en chignon derrière la tête ; les femmes, et même les hommes, en augmentent souvent le volume par de fausses mèches qu'on voit suspendues en vente dans tous les marchés ; les lettrés, les gens d'âge portent un turban noir peu volumineux, et les enfants du peuple se contentent d'un simple foulard rouge ou bleu. La barbe pousse très-tard aux Annamites comme aux Chinois ; aussi nous attribuent-ils toujours un âge bien supérieur à la réalité. Les femmes âgées portent, elles aussi, un turban blanc ; de sorte que la seule différence tranchée des costumes des deux sexes consiste seulement en deux boutons d'ambre portés par les femmes, en boucles d'oreilles. Souvent aussi elles ont un cercle en argent tout uni autour du cou, ou bien un collier d'ambre, et encore prétend-on que les femmes enceintes les passent au cou de leur mari.

Le chapeau se porte seulement au soleil ou à la pluie ; celui des hommes est conique, et couvre comme un éteignoir la tête jusqu'aux épaules ; le chapeau des femmes est large et plat, ressemblant à un grand couvercle de boîte ronde. On le fabrique avec des feuilles de latanier, et deux longues brides en soie, terminées par des floches, partent du bord et vont tomber plus bas que le genou. Dans le fond du chapeau, une petite glace permet à l'élégante d'admirer l'étroitesse de ses yeux, la petitesse de son nez et l'attrayante noirceur de ses dents, brunies par le bétel.

Les lois somptuaires défendent au peuple de porter de la soie ; mais, en basse Cochinchine, depuis notre occupation, les filles d'Ève, au teint jaune, n'ont pas manqué de profiter de la liberté que nous leur laissons, pour se vêtir au gré de leur caprice, et l'on voit aujourd'hui à Saigon, tout comme sur le boulevard des Italiens, des demoiselles de fantaisie vêtues de soie claire et portant des bagues, tout comme des filles de mandarin. Fort heureusement jusqu'ici, les costumes sont restés chez les deux sexes conformes aux anciens types, et l'on n'a pas, dans tout l'Annam, le spectacle navrant d'une paire de jambes demi-nues trotinant sans chaussures, sous une très-large capote de soldat plus que mûre, épave abandonnée au départ pour la France par quelque militaire congédié. Les Annamites, grands et petits, n'ont pas le travers de s'affubler de nos costumes, comme tant de *ducs de la Marmelade* et autres

généraux en pain d'épice de bien des pays. Cela prouve-t-il de leur part le bon sens de préférer les vêtements les plus commodes, ou de repousser tout ce qui vient de nous? Les deux ensemble, peut-être.

Le deuil est fort simple : il consiste à porter des habits non ourlés qui vont s'effrangeant par le bas, en signe de tristesse.

Comme en Chine, les lois somptuaires remontent à une haute antiquité. Au souverain seul est affectée la couleur jaune vif. Il n'y a que lui qui puisse s'habil-

ler de jaune, écrire sur papier jaune ; ses gens, ses éléphants portent la livrée de même couleur. Le drapeau jaune aussi flotte en permanence sur la citadelle, et pour nous, marins, il donne à la grande enceinte un aspect de lazaret solitaire peu réjouissant. Les parasols du roi sont, bien entendu, de la même couleur,

Aux mandarins de haut rang revient le rouge ; leurs pantalons de cette couleur, comme leurs hamacs, sont un indice de leur grade.

Enfin le bleu est laissé aux fonctionnaires inférieurs.



Annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

Les portes du milieu sont exclusivement réservées au passage du souverain ; seul aussi il peut chasser dans la province de Hué, et n'y tue guère que des petits oiseaux. Il n'y a que lui qui puisse avoir des éléphants privés ; si l'on en tue de sauvages armés de défenses, chose assez rare, les ivoires lui sont donnés de droit. Les rites défendent également, sauf au roi, de faire construire des maisons à deux étages, et, seulement dans les constructions royales, le bois de fer peut être employé comme charpente. On ne doit ja-

mais prononcer ou écrire certains caractères affectés au roi. D'autres ne doivent pas être employés non plus à l'égard des mandarins, s'ils entrent dans l'orthographe de leur nom. C'est à peu près comme si, en France, on ne pouvait écrire ou prononcer, même en parlant de musique, le *ré* ou le *mi* devant un M. Rémi.

Quoi qu'il en soit, il est curieux de voir nos interprètes tourner, par toutes sortes de périphrases écrites ou parlées, autour du mot proscrit amené tout natu-

rellement dans l'écriture ou la conversation. Ce singulier usage a été sanctionné par le roi Gia-long. Il laissa en mourant une boîte en or à compartiments; chacun de ses successeurs, en prenant la couronne, ouvre un des casiers et y trouve les deux caractères désignés au respect de tout le royaume. Ceux du roi actuel veulent dire : *Continuation de la puissance* et ont été désormais ajoutés à son nom.

Les croyances religieuses ont, comme en Chine, pour objectif le culte des ancêtres, et le plus grand

malheur qui puisse frapper un homme est de n'avoir pas de descendance mâle pour conserver sa mémoire, ou encore d'être enterré loin des survivants de sa famille. Thu-duc n'a pas d'enfants, et ce n'est pas la moindre de ses tristesses. L'adoption est souvent pratiquée à défaut d'enfants mâles. Quand le roi meurt, toutes ses femmes gardent le veuvage, et vont finir leur vie près du tombeau, dans l'isolement, mais pas toujours dans la plus complète harmonie.

Les femmes sont pourtant traitées avec douceur,



HILDEBRAND

Annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.

ou du moins sur le pied de l'égalité par leur mari. Elles ont le verbe haut dans le ménage; celles du peuple sont d'une inextinguible loquacité criarde dans leurs fréquentes disputes. Travailleuses et actives, elles vaquent aux soins du ménage, vont au marché chargées de lourds fardeaux. Elles rament dans les barques, autant et plus que les hommes, poussant l'aviron, maniant du pied le gouvernail, tout en surveillant le nourrisson étendu sur une natte et la petite marmite de riz bouillonnant sur le feu. Tout cela n'empêche

pas la mère de bavarder en même temps des heures entières avec l'autre rameuse du bateau.

VII

L'armée. — Singulières méfiances. — La cadouille. — Monnaies.

La province de Hué et celles qui l'avoisinent fournissent, dit-on, vingt-six mille soldats à la défense du pays. Ce chiffre nous semble exagéré; nous n'avons pas eu sous les yeux, pendant notre séjour ici, la



Soldats annamites. — Dessin de J. Lavée, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

vingt-sixième partie de ce nombre. Si le roi avait réellement eu sous la main une force aussi puissante, il n'aurait pas manqué d'en faire parade, d'autant qu'il nous est revenu plus tard des bruits de méfiance à notre égard. Le pays est resté sur le qui-vive pendant notre présence à Hué; les ministres n'ont accédé à notre demande de remonter la rivière sur un navire de guerre qu'après maints pourparlers. Ils sont fort inquiets des canons de l'*Antilope*, et on nous affirme même que le haut fonctionnaire chargé de négocier les conventions préliminaires a, par écrit, promis sa propre tête au roi si notre navire faisait acte d'hostilité ou si nous-mêmes et notre escorte (nous étions en tout quarante-cinq débarqués) nous nous portions à quelque voie de fait sur la personne de Sa Majesté.

La milice compacte, en pelotons évoluant à rangs serrés, n'existe pas ici; les troupes cependant font les exercices du fusil et de la lance, mais point de manœuvres d'ensemble.

L'uniforme, toujours de la même coupe, est de couleurs variées. C'est une espèce de blouse boutonnée sur le devant et fendue en bas sur les côtés. Elle s'arrête au-dessus du genou. La couleur en est claire, rouge, verte, blanche, bordée d'une large bande de couleurs différentes. Les manches sont d'une troisième couleur tranchant sur le corps de blouse, soit jaunes, soit vertes ou roses; le col droit et les parements de la couleur de la bordure. Sur la poitrine et au milieu du dos les soldats ont généralement un rond d'étoffe grand comme une assiette, sur lequel on lit en caractères d'un demi-pied: « Soldat courageux » — « Ailé de la forêt » — « Tigre de Hué ». C'est le nom de la compagnie. Le pantalon court et large flotte à mi-jambe; il serait blanc si les braves du roi Thu-duc avaient le savon moins en horreur. Quelquefois des sandales et une ceinture d'étoffe s'ajoutent au costume. Un turban noir emprisonne les cheveux, et par-dessus le tout un petit chapeau conique, presque plat, en bambou tigré, tient en place par des brides rouges nouées sous le chignon. Cela rappelle vaguement, comme le singe peut rappeler l'homme, ces chapeaux-assiettes rencontrés surtout dans les villes d'eaux des côtes de France.

Les sous-officiers sont vêtus d'étoffe d'une seule couleur, quelquefois en velours, et portent aux épaules deux plaques ovales ornées de glands; ils se contentent pour toute arme d'un rotin flexible, emblème et instrument indiscutable de leur puissance. L'équipement du simple soldat se compose d'un vieux sabre, porté au dos en bandoulière, d'un fusil à silex ou d'une lance à drapeau triangulaire dont les couleurs tiennent généralement du costume. Au côté sont pendues une petite gourde et une boîte en bois servant

1. Face: « Fait sous le règne de Gia-long. » — Revers: « Argent pur un taël. » — Tranches: « Prix argent 2 ligatures 80. » « Vérifié pour le poids. »

de cartouchière. Bien que tout cela soit mal ajusté, ces uniformes, ces lances à fanions rangées en longues files sont d'un aspect original. Dans l'intérieur de la citadelle nous avons vu aussi des soldats armés de grands boucliers ronds pendus dans le dos, derniers vestiges des anciennes guerres.

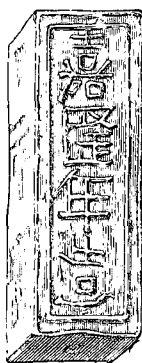
Le *Deus ex machina* de toutes ces forces, le grand ressort de l'administration et de l'armée, le nerf moteur, le grand sympathique de tout le système annamite est la célèbre cadouille, un petit bout de rotin d'une demi-brasse, qui ne connaît ni rang ni âge et tombe dru sur l'embonpoint des délinquants. Chaque soldat d'escorte en porte une en sautoir, c'est pour écarter le peuple. Chaque gradé tient un rotin à la main, c'est pour ranimer le zèle de ses soldats. Les lettrés l'administrent par procuration, mais la reçoivent directement. Enfin, depuis le roi qui donne la cadouille sans la recevoir, jusqu'au chien du dernier paysan qui, lui, la reçoit sans la donner, tout le monde, dans ce bon royaume d'Annam, entend plus ou moins siffler à ses oreilles le rotin pour son compte ou celui d'autrui.

Outre les soldats et les mandarins, la citadelle renferme encore d'autres gens attachés à la cour. Ce sont d'abord des pages, que nous avons vus dans les cérémonies officielles, vêtus dans le genre des soldats; ils sont pourtant coiffés de bonnets analogues à ceux des mandarins, mais n'en sont pas pour cela plus soigneusement vêtus. Leurs fonctions consistent à porter des chasse-mouches, des brûle-parfums, des écrans, les parasols royaux. Ensuite, en se rapprochant du palais particulier, on rencontre une enceinte affectée aux eunuques naturels. Ils gardent les femmes du roi et servent d'intermédiaires entre elles et l'extérieur.

Plus au centre encore, et tout autour de Sa Majesté, se trouvent alors les femmes, au nombre, dit-on, d'une centaine. Elles s'occupent du service d'intérieur: reçoivent les lettres, écrivent celles du roi, font enfin les fonctions d'officiers de la couronne.

La correspondance est très-active, paraît-il, car toute chose se demande au roi par écrit; les audiences particulières sont peu employées. Sur toute cette partie centrale située en dedans de la troisième muraille, nous n'avons que des renseignements. Les principaux fonctionnaires eux-mêmes ne pénètrent pas dans l'enceinte des eunuques. Le roi reçoit et donne ses rares audiences hors de ces bâtiments tout à fait privés.

En fait de monnaie, nous trouvons ici l'antique sapeque de zinc, valeur un septième de centime. Elle n'a pas changé de forme; toujours aussi inconmode, toujours enfilée par son milieu en lourds chapelets, elle continue à casser de temps en temps son lien pour aller s'éparpiller par terre, si bien qu'il faut ramasser l'une après l'autre six cents de ces petites rondelles pour relever seulement la valeur de dix-huit



Taël, lingot d'argent¹.

sous français. Il y a de plus, mais ici seulement, la sapèque en cuivre, d'une valeur six fois plus forte, soit un centime environ. En fait d'argent, on a le taël de huit francs cinquante centimes; c'est un petit lingot en métal pur, d'un usage assez peu répandu. Il reste enfoui dans le trésor de l'État, et n'en sort guère que sous forme de cadeau.

Pendant que nous recueillons nos notes et prenons des croquis, les pourparlers se succèdent entre les envoyés, et nous sommes arrivés au 13 avril 1875, jour fixé pour l'échange des ratifications.

VIII

Cérémonies de cour. — Échange des ratifications. — Répétition générale. — Audience solennelle. — Intérieur de la citadelle. — Les princes. — Un sourire chèrement payé.

Vers deux heures, nos tam-tri, suivis des gens du roi, viennent chercher notre exemplaire du traité; les hamacs rouges nous sont amenés, et chacun, Français et Annamite, vêtu de gala, se confie aux porteurs le plus commodément possible. En tête du cortège s'avance le traité, porté à l'ombre royale de quatre parasols jaunes; un autre groupe d'escorte ferme la marche; les lanciers font la haie, et derrière eux se présentent les habitants accourus pour nous voir. Pas de sympathie de leur part, c'est naturel; au moins ne font-ils aucune manifestation blâmable, étonnés de ce qu'ils voient, indifférents pour ce qu'on fait.

Les jonques nous ont bientôt fait passer la rivière, et nous pénétrons dans le même ordre à travers l'enceinte de la citadelle. Après la porte extérieure, on franchit une esplanade de deux cents mètres environ, séparant les deux premières lignes de murailles, et l'on met pied à terre près d'une petite salle tapissée de rouge; c'est une dépendance des casernes et magasins militaires. Le thé et des sucreries nous y attendent.

Aujourd'hui nous n'irons seulement qu'à quelques pas d'ici, à la porte Ngô-mon, entrée principale de la deuxième enceinte; mais demain, jour d'audience, c'est en dedans de la troisième ligne que nous trouverons le roi. De notre halte on voit la grande esplanade se prolonger sans constructions au pied des murailles; la face intérieure de celles-ci est en talus et revêtue de larges dalles. Au milieu de la face sud-est s'élève le réduit peint en jaune, visible du dehors. Peu de canons; les parapets et leur toiture de paille les dérobent à nos yeux. Après un quart d'heure d'attente, on nous annonce les délégués du roi. Ils sont deux, en grand costume, accompagnant l'exemplaire annamite. Leurs traits sont empreints d'émotion; c'est à peine si l'on peut reconnaître, sous ce masque de circonstance et la grande robe brochée, ce même Ki-vi-ba, doué d'ordinaire d'un rire saccadé, périodique, des plus sonores. Les envoyés, les interprètes, le phu Ba-thuong se mettent à relire les deux textes, et, pendant ce temps-là, une foule de petits employés, de petits clercs, de lettrés se pressent autour de nous, écoutant, regardant par-dessus l'épaule de leurs grands

chefs, sans se gêner le moins. C'est l'usage ici, paraît-il, de n'écarter personne, de laisser les porteurs de pipes, de bétel, d'éventails se fourrer partout aux meilleures places pour voir un peu ce qui se passe en politique. L'un se gratte à outrance tout près de nous; un autre, embouchant le goulot de nos théières, souffle pour les dégager et remplit de nouveau les tasses jusqu'au bord. Un autre fait pis encore, et tout ce monde se presse dans quelques mètres carrés. Les rites établissent pourtant les distances morales entre les différentes classes.

Enfin les exemplaires sont signés, les cachets apposés, et les deux cortèges se dirigent vers l'esplanade dallée de la porte Ngô-mon. Trois ponts y conduisent; elle-même est percée de trois baies de face et de deux latérales. Au-dessus de ces entrées, des galeries superposées couronnent les remparts et dominant la place. Le roi, dit-on, se tient derrière les nattes baissées, pour nous voir tout à son aise. Chaque cortège, entrant par un point extrême, arrive au milieu de la place. Des parasols sont rangés au pied des murs; autour de la porte, les gens du roi tiennent des brûle-parfums allumés, des écrans, des chasse-mouches, etc. Deux rangs de massiers rouges complètent la garde de service. Les ambassadeurs s'avancent bientôt l'un vers l'autre, prononcent quelques paroles de circonstance, et font l'échange de leurs exemplaires respectifs. Le premier ambassadeur annamite nous annonce ensuite pour ce soir la visite de son collègue des Rites, chargé de nous soumettre les lois de l'étiquette de cour pour l'audience de demain, puis chacun se retire lentement de son côté. On remonte dans les hamacs, et le petit trot de nos porteurs nous ramène bientôt à nos barques.

Le soir, en effet, le chef des Rites en personne, suivi de ses acolytes, est venu nous initier aux cérémonies de l'audience. Il se met à répéter tout aussitôt devant nous les marches et contre-marches qu'auront à faire nos introducteurs, les saluts que nous ferons nous-mêmes à Sa Majesté, dans quel ordre nous entrerons, etc.... « Cette chaise, nous dit-il, est le roi; ici à droite, cette grande caisse vide, c'est le premier ministre; là-bas, le poteau, c'est le répétiteur des paroles royales. » Puis il fait placer par terre cinq petits tapis carrés disposés symétriquement. Vont-ils continuer leurs exercices par quelques sauts de carpe à l'usage de la cour et nous inviter à en faire autant devant le roi? L'embonpoint du grand maître des cérémonies nous rassure.... Ces carreaux indiquent simplement nos places futures, et nous les retrouverons demain à l'audience, comme des îlots de refuge au milieu de la grande cour de réception.

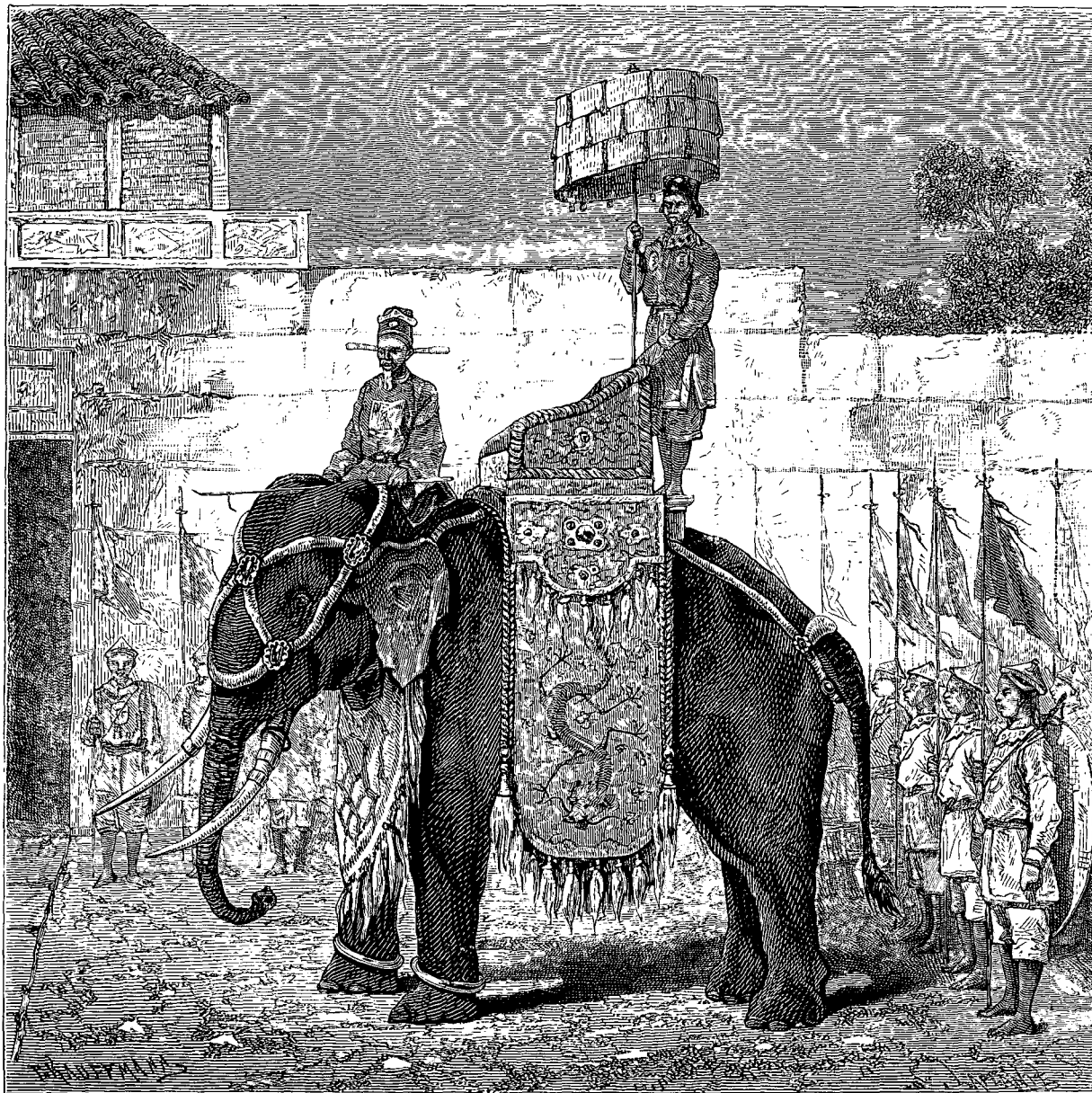
La répétition générale se termine assez tard, non sans éclats de rire dans les deux camps. Ce soir encore les mandarins peuvent être gais; mais demain.... quand la caisse sera le ministre.... quand la chaise sera le roi!... on ne rira plus du tout; car, suivant que les choses iront bien ou mal, on gagnera vite une fa-

veur ou cinquante coups de rotin. Suivant la conduite de ces étrangers, on peut se voir haussé d'un grade ou raccourci d'une longueur de tête....

En ce qui nous concerne, nous garderons nos armes, saluerons à la française en entrant et à la fin, et resterons couverts le reste du temps, puisque l'audience a lieu en plein air. Les paroles à échanger de

part et d'autre sont arrêtées mot pour mot. Rien donc, dans tous ces détails, qui ne soit parfaitement compatible avec les rites et la dignité des deux nations.

Au fond de tout cela, les mandarins de cour ne sont pas tranquilles; ils se demandent évidemment si nous ne sommes pas venus ici pour faire quelque gros esclandre, car enfin à l'audience nous porterons nos



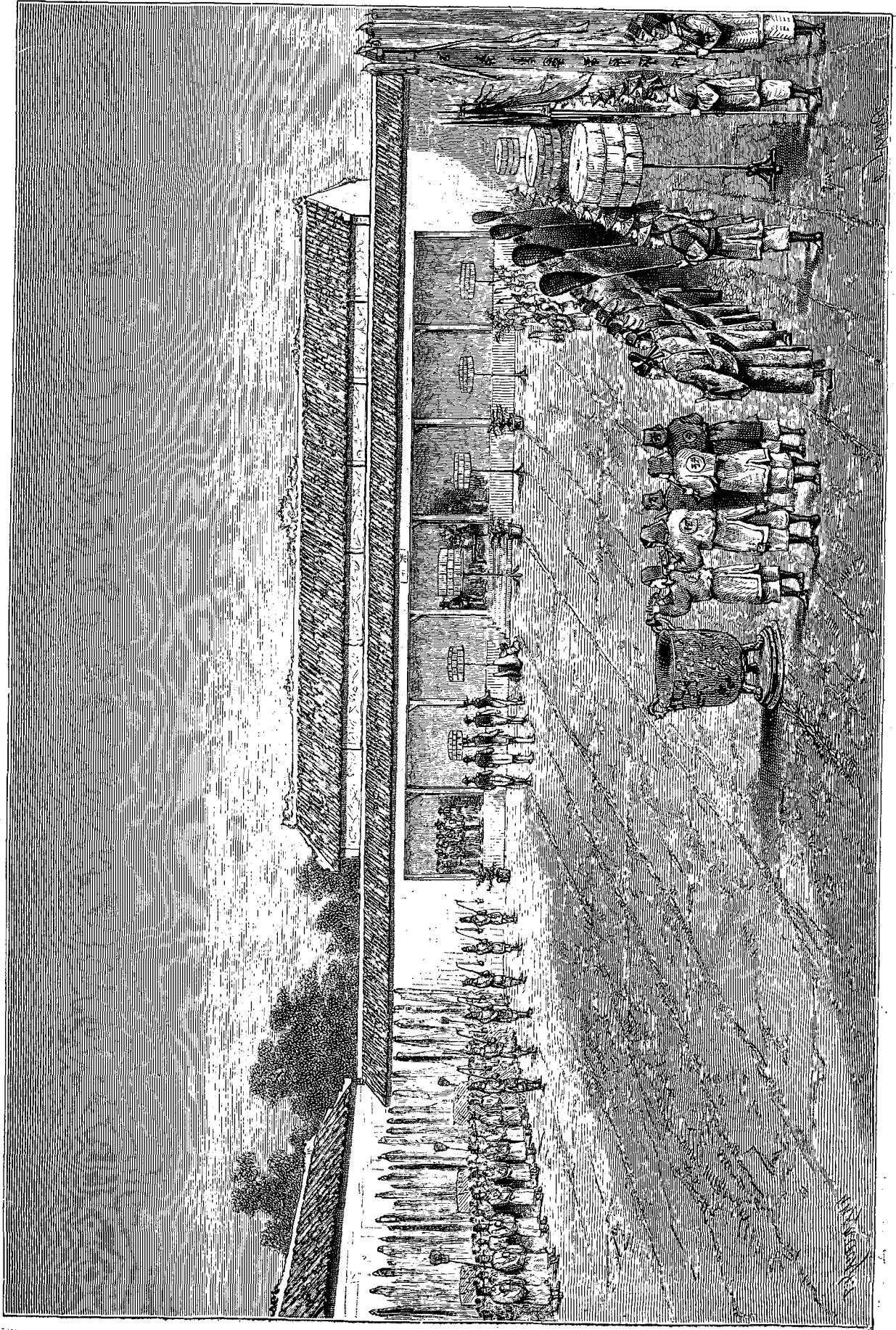
Éléphant de parade, à Hué. — Dessin de P. Kauffmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

armes; notre escorte, il est vrai, restera hors de la seconde enceinte : mais ne sommes-nous pas de ceux qui, dernièrement, avec une poignée d'hommes, avons occupé la moitié du Tong-kin stupéfait¹?... A demain soir la réponse.

1. Voy., dans le volume précédent du *Tour du Monde*, p. 289 et suivantes, la *Conquête du delta du Tong-kin* (1873), récit très-véridique, bien qu'à peine croyable.

14 avril. — On se lève de bonne heure aujourd'hui, pour ne pas retarder, sous un soleil aussi chaud, le moment fixé du départ. Comme hier, et dans le même appareil, nous nous présentons à la porte d'enceinte; mais cette fois c'est avec notre escorte française que nous traversons l'épaisse muraille.

Cette citadelle est la seule force un peu sérieuse, et simplement défensive, dont puisse disposer Thu-duc.



Une audience à la cour de Hué : Réception de l'ambassade française (14 avril 1875). — Dessin de P. Kaufmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

Le commandant Ollivier la construisit, sous Gia-long, d'après les plans usités en France. Ses murailles seraient un sérieux obstacle pour l'assiégeant sans artillerie; mais aussi le grand nombre de bouches inutiles qu'elle renferme l'empêcherait de résister au blocus facile à établir dans les plaines et bras de rivière environnants. Elle s'élève dans une île formée, d'un côté, par le fleuve même, et des trois autres, par des canaux assez larges où naviguent les barques. Au pied des murs court un fossé; deux ou trois ponts en pierre, très-bombés, l'enjambent sur chaque face, et donnent accès dans l'intérieur, à travers la muraille des portes, épaisse de vingt à trente mètres. On arrive alors sur l'esplanade, où nous faisons halte hier soir, et que nous trouvons aujourd'hui garnie de soldats de toutes couleurs. Nous laissons aux casernes notre détachement d'infanterie, et continuons jusqu'à la porte Ngô-mon, précédés de nos dix matelots. Là on descend de hamac, les parasols sont fermés, car on ne les déploie pas en dedans de la seconde enceinte.

En face de la porte, un spectacle curieux attire le regard: sur toute la largeur de l'esplanade, de longues files de soldats se font face, laissant au milieu la place libre pour les voitures du roi rangées en ordre. Derrière les soldats, les éléphants de parade, armés de défenses, sont disposés en deux haies; ils ont sur le dos leurs palanquins de promenade, espèce de fauteuils cubiques d'où pendent de chaque côté de grandes draperies. Le cornac, assis sur le cou, les maintient immobiles, et sur la croupe un autre suivant tient un haut parasol d'étoffe voyante. Il y en a une vingtaine environ. Parmi les voitures dételées, au centre, une surtout se fait remarquer; c'est une espèce de cabriolet tout rouge et comme transparent: on dirait une grosse lanterne de papier à roulettes. Une autre, à quatre roues, verte et jaune, rappelle les anciens cochés publics. On nous dit qu'elle date du règne actuel; mais cependant la forme est française et d'un siècle au moins antérieure. Les chevaux blancs harnachés de jaune sont à côté, abrités eux aussi par des parasols de la maison du roi.

Après avoir passé sous la porte Ngô-mon, nous trouvons tout d'abord, en sentinelles immobiles, les deux plus gros éléphants de Sa Majesté; ils gardent le passage, en grand costume. De leur poitrine et de leurs flancs tombent de grandes draperies jaunes à dragons brochés de toutes couleurs. Sur leur dos est le siège du roi, assujéti par des cordes rouges à nœuds dorés. Leurs défenses portent des anneaux d'or, et leurs pieds de devant des bracelets du même métal. La tête est tout enharnachée d'ornements rouges entre-croisés. En leur qualité de privilégiées du roi, les deux montures ont pour cornac un mandarin à robe bleue, et sur la croupe un page armé du parasol d'étoffe jaune à pandeloques. Nous passons ensuite entre des soldats porteurs de boucliers, rangés le long d'une avenue d'arbres. A gauche, deux chevaux blancs, montures du roi, sont alignés dans le rang. A droite, des pièces

d'eau entourées de balustrades à jour sont, paraît-il, les viviers à caïmans. Ici, comme en Chine, la queue de ces vilaines bêtes est un mets très-apprécié. Entre les viviers, deux gros tigres fantastiques tout dorés trônent sur leur socle; ils nous montrent les dents en dardant sur nous, par-dessus des potiches bleues, leurs yeux d'émail sortis de l'orbite. Au bout de l'avenue, les mandarins des quatre derniers degrés sont adossés à la troisième enceinte, interdite à leur petite importance. Ici nous faisons halte sur la gauche, dans un vestibule, en attendant le moment de la présentation.

Pendant qu'on nous sert le thé, nos pauvres tam-tri, d'une voix étranglée par la peur, répètent à chacun les recommandations de la veille, sur les places à prendre, la tenue à observer, les paroles à échanger. Ici, le P. Hoang, pour pénétrer avec nous, endosse pendant ce temps-là un costume de circonstance; le voilà en un instant changé en mandarin, bonnet carré en tête, longue robe à grue brodée, palette d'ivoire à la main, et physionomie de circonstance.

Enfin tout est prêt; nous suivons nos introducteurs à travers la porte basse d'une cour remplie de musiciens; les uns ont des guitares en peau de serpent boa; d'autres, des espèces de violons, des hautbois d'ivoire, ou des cymbales à trois lobes comme des trèfles. Toute la famille bruyante des gongs et des tam-tams est réunie entre leurs mains; mais, parmi tant d'instruments plus chinois les uns que les autres, celui que, tout enfant, nous croyions jadis venu de Pékin même pour donner la réplique à la grosse caisse du régiment, le chapeau chinois enfin, manque complètement à la collection charivarique. Encore une illusion artistique envolée!

Voici les grandes portes de la troisième enceinte; les battants en sont rouges, ornés de dragons d'or furieusement contournés; une charpente du même style soutient le toit de cette entrée. Par un détour à gauche, on nous conduit sous la galerie de la grande cour dallée, où se tiendra l'audience royale. Assis à l'ombre, nous avons tout le temps d'observer le déploiement fait en l'honneur de l'entrevue. A notre gauche, au fond de la galerie, les princes, réunis en groupe, nous regardent avec curiosité. Ils sont drapés de soie jaune à grands ramages et ont en tête de beaux bonnets tout dorés; leur type de figure est fin; leur teint relativement clair et mat; on voit tout de suite une différence d'habitudes entre eux et les autres dignitaires. Près d'eux commence la grande galerie ouverte faisant face à l'entrée de la cour. C'est là que se tiendra le roi. En face de nous, l'autre côté de la cour carrée est aussi bâti en galerie couverte. Dans cette grande place dallée, sous un soleil éclatant, s'agitent mille bannières portées par des soldats le long de chaque face de l'enceinte; devant eux s'étendent d'autres rangées de porte-écrans, porte-parasols et lanciers de toutes sortes. Aux premiers rangs, les mandarins supérieurs, alignés, immobiles, au nombre de cent environ de chaque côté, étalent au soleil leurs robes

brochées de toutes couleurs. Devant ceux-ci, enfin, des pages tiennent des brûle-parfums allumés. Dans les angles de la cour, deux bandes de musiciens complètent cet ensemble bigarré de mille couleurs. Les rangs sont immobiles; mais les bannières, les drapeaux, les parasols flottent au vent, et le soleil produit dans tout cela des contrastes inattendus. Au centre, les grandes robes de soie font miroiter les riches chatoiements de leurs broderies chinoises. Nous jouissons, sous le ciel pur des tropiques, du spectacle si rare de la cour du roi d'Annam en costume de gala.

Nouveau moment d'attente sous la galerie, moment de telle angoisse pour les introducteurs, que l'un d'eux, ahuri, ne sait plus auquel de nous il s'adresse. Enfin on nous conduit, à travers les haies multicolores, jusqu'au rang des grands dignitaires; nous reconnaissons de là, au centre de la place, à la hauteur des premiers mandarins, nos petits carreaux d'hier au soir, disposés devant le trône. Au même instant, un grand cri retentit, des coups de canon se font entendre dans le lointain: c'est l'arrivée de Sa Majesté.

Les portes rouges, ouvertes en même temps, laissent pénétrer jusqu'à nous les mélodies des bandes postées dans la cour d'entrée. Ce concert, moins rude à l'oreille que nous ne l'avions craint tout d'abord, ne dure du reste que quelques minutes; il cesse dès que le roi a pris place; nous le voyons s'avancer près d'une table, et, malgré la vive lumière qui nous éblouit et l'ombre de la galerie sous laquelle il se tient, on distingue sa figure un peu blême, sa longue barbe clair-semée, et son riche costume jaune de souverain.

Le ministre des Rites en personne vient alors se placer devant Sa Majesté, et se prosterne à genoux, la face contre terre, puis il demande, toujours à genoux et les mains jointes, la permission d'introduire l'ambassadeur français.

Le roi fait répondre par un répétiteur que l'audience est ouverte, et nous avançons pour prendre place sur les tapis. Après avoir salué Sa Majesté, l'envoyé extraordinaire explique le but de son voyage, dit qu'il vient, au nom du gouvernement français, demander des nouvelles du roi d'Annam, lui remettre le grand cordon de la Légion d'honneur, et lui offrir des présents, en marque de satisfaction de l'échange des traités, opéré la veille. Ces paroles, traduites par l'interprète de la mission, sont redites au roi par deux répétiteurs successifs, bien qu'il les ait parfaitement entendues, puis on dépose sur la table placée devant Thu-duc la décoration et la liste des présents. Il répond alors par un remerciement, et demande à son tour des nouvelles du président de la République française (mots quelque peu énigmatiques pour cet autocrate oriental). Ses paroles très-précieuses sont répétées encore par les mêmes intermédiaires; réponse et remerciements de l'envoyé.

Le roi se retire alors dans ses appartements, suivi de ses pages armés d'éventails. Nous le saluons à son

départ; il ne nous reste qu'à nous retirer de notre côté.

Quand on songe au mystère dont s'entoure la personne sacrée de ce demi-dieu à l'égard même de ses fidèles sujets, une pareille entrevue ne peut être qu'un effort pénible pour Sa Majesté annamite, et l'on conçoit pourquoi ces audiences ne se terminent pas par une conversation plus intime, comme cela se fait déjà à Siam et au Japon. Si Thu-duc nous a donné pleine satisfaction aujourd'hui, il n'en a pas toujours été ainsi dans ses rares entrevues avec les Français. Une fois même, un rideau voilait la personne sacrée aux yeux de l'assistance. Il y a donc eu progrès aujourd'hui, et tout s'est bien passé. Pourtant un incident bien futile a, nous dit-on, fait froncer le sourcil royal: deux des princes rangés sur les bas côtés de l'estrade se seraient permis de sourire, en voyant que nous ne portions pas nos cheveux noués en chignon. En punition d'un aussi grand manquement à l'étiquette, Thu-duc les a bel et bien privés pour un an de leur solde et de la ration de riz. On ne plaisante pas à la cour... Quant aux autres fonctionnaires engagés dans la cérémonie, ils n'ont eu que des compliments; des récompenses sont même venues, le lendemain, confirmer la satisfaction royale.

Pour nous, au moment où, sortant de l'audience, nous allions rejoindre notre escorte, Sa Majesté envoyait un de ses chambellans prendre des nouvelles personnelles de l'ambassade. C'est, paraît-il, un honneur insigne.

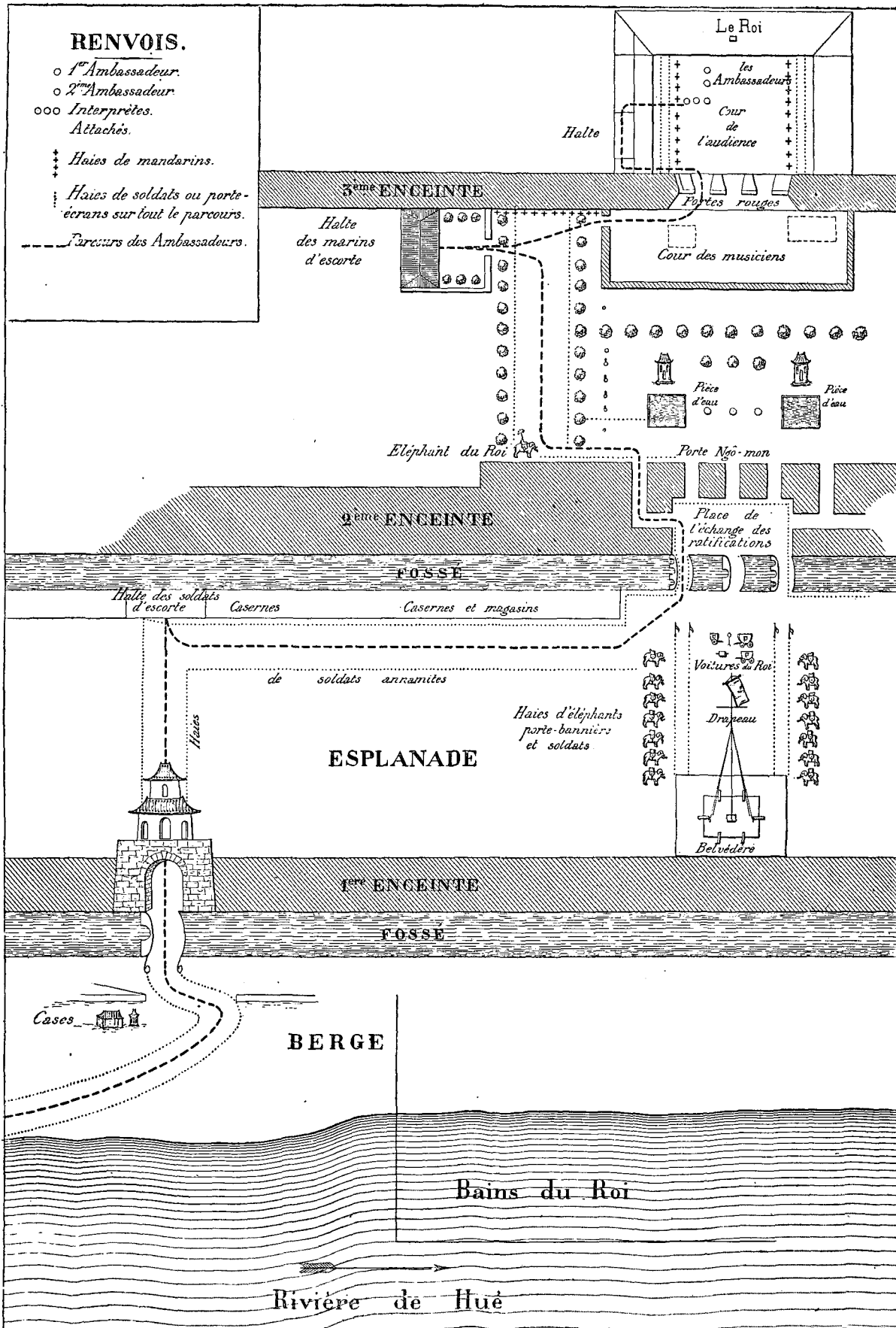
Au retour par le même chemin, le même cortège est à son poste, et nous retrouvons à la porte Ngô-mon nos palanquins pour retourner au Scu-quant.

Voilà ce qu'est, en l'an de grâce 1875, une audience du roi d'Annam, peu différente sans doute de ce qu'elle était il y a cent ans; mais, dans cent ans d'ici, que restera-t-il de toutes ces choses, de tous ces mandarins? D'autres idées peut-être auront passé par là. L'Annam, s'il n'est pas absorbé par la Chine, ne doit-il pas disparaître un jour dans le courant nouveau venu d'Europe pour déborder sur l'extrême Orient?

IX

Représentation théâtrale. — Hué, le village. — Envois du roi. Échange de présents.

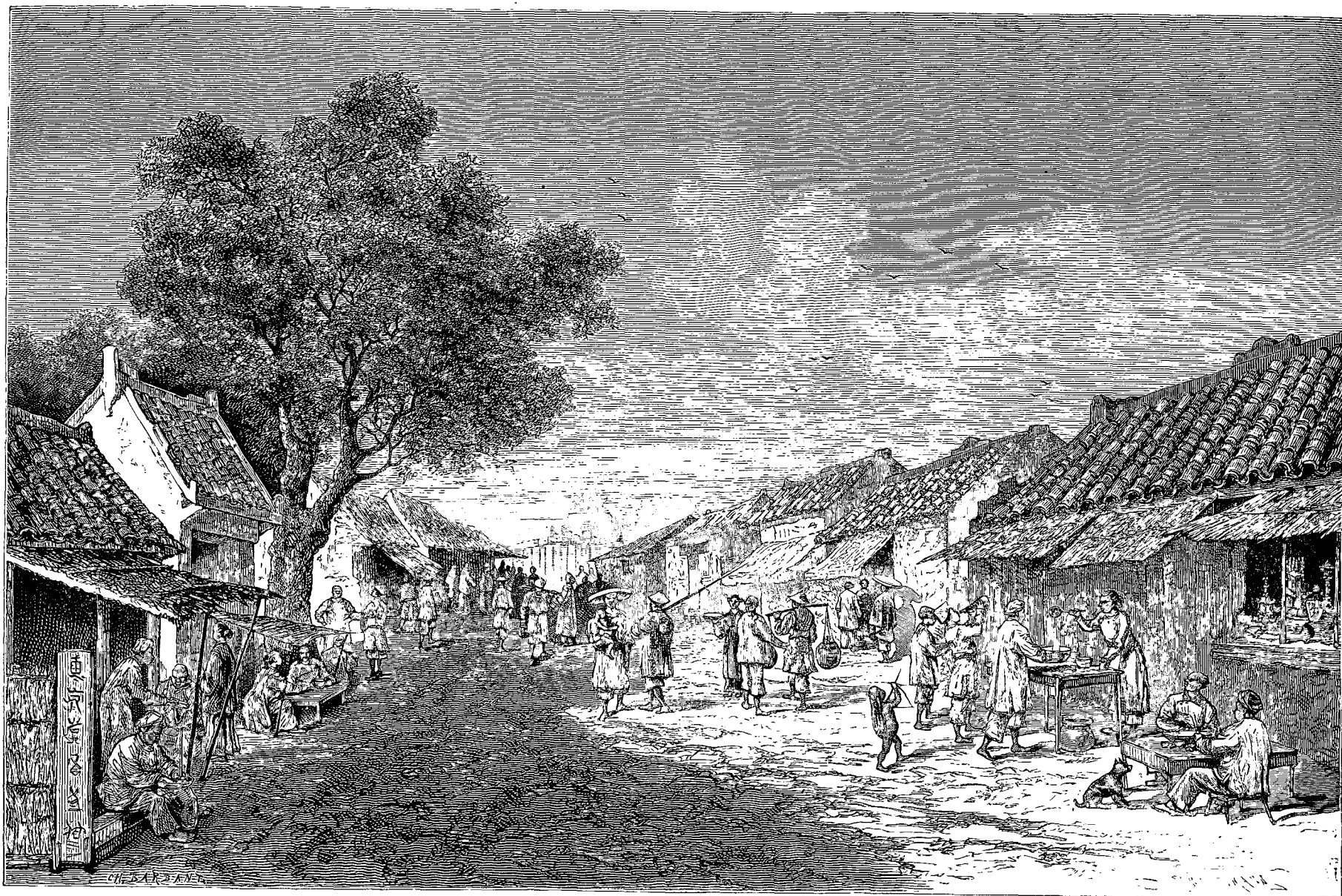
Le soir du même jour, on nous offre une représentation théâtrale à domicile. La troupe des *Hac-boy* arrive avec tous ses accessoires, costumes, lances, drapeaux, sabres. Une vingtaine d'acteurs environ, la figure toute peinte de noir et de blanc, vêtus d'oripeaux défraîchis, pâles imitations du costume guerrier des théâtres chinois, nous entretiennent pendant deux heures, sur un ton horriblement criard, au bruit des gongs et du hautbois, de quelque aventure guerrière des temps passés. Les combattants se démènent en roulant de gros yeux, les mandarins à fausses barbes pérorent et tempêtent. Toute la petite troupe ambulante tient dans les



L. Thaulier del.

6112071

Plan de la réception de l'ambassade française (14 avril 1875).



Hué : Rue de la ville marchande. — Dessin de P. Kauffmann, d'après un croquis de M. Brossard de Corbigny.

trois mètres carrés servant à la fois de coulisses, de loge d'habillement et de magasin d'accessoires, mais elle fait du vacarme comme deux armées aux prises, et gagne par là l'approbation de tout le quartier, perché, dans la rue, sur des tables, pour micux jouir, pardessus notre mur, de son spectacle favori.

Les journées suivantes se passent en conférences

particulières entre les deux premiers envoyés. Nous profitons de la circonstance pour visiter la ville marchande voisine de la citadelle. C'est là que se fait le petit commerce de Hué. Les jonques de mer y viennent mouiller à la rive; la rue principale est d'assez triste apparence. Des maisons généralement en pierre, noirâtres et obscures, se succèdent sans alignement;



Costumes de théâtre, à Hué : Chefs guerriers. — Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

les flaques d'eau, les détritits occupent la chaussée, et quand il a plu sur tout cela, on ne sait plus où mettre le pied.

15 avril. — Ce matin, portée à l'ombre de quatre parasols royaux, une boîte nous arrive du palais, en grande pompe. Ce sont des litchis, fruits délicats du jardin de Sa Majesté. Dans l'après-midi, un cortège analogue, précédé cette fois par le ministre des affai-

res étrangères en personne, apporte à notre Seu-quan une série de boîtes rouges étiquetées de jaune. Ce sont les présents du roi.

Le mandarin remet aussi une lettre de Sa Majesté Annamite à l'envoyé extraordinaire. Celui-ci, comme il convient suivant les rites, l'élève trois fois devant lui en la recevant. La missive royale annonce l'envoi d'*objets très-précieux* au président de la République,

sont rangés, sur des tables hautes, de grands bols où chacun peut, avec quelques sapèques, se faire verser à plein bord du thé bouillant. On offre aux gourmets des chiens rôtis tout entiers, ou des sauces au poivre chargées de toutes sortes d'herbes hachées. Le riz fumant abonde, et les baguettes travaillent sans tâche. En rentrant, nous trouvons à la porte de singuliers quêteurs. Ce sont trois éléphants du palais, en tournée de pâturage, arrêtés, en passant, pour faire valoir devant nous leurs petits talents. Dressés en chiens d'aveugles, ils font pour leurs cornacs la quête des sapèques; celles qu'on leur jette, bien qu'éparpillées à plat par terre, sont rassemblées et cueillies très-adroitement, du bout de la trompe, puis passées au cornac assis sur le cou. Très-dociles à la voix, ils se couchent à plat ventre, et se relèvent au commandement. Si le cornac se met à chanter, son élève à trompe ponctue chaque phrase d'un cri guttural tiré de sa basse profonde.

Enfin nous rentrons préparer notre départ et l'embarquement des envois du roi.

Le roi daigne envoyer au maréchal président de la République cent pièces de soie, deux défenses d'éléphant, dix têtes de bois d'aigle, une livre de cannelle; à l'amiral gouverneur de la Cochinchine française, soixante-dix pièces de soie, une défense d'éléphant, une corne de rhinocéros, deux têtes de bois d'aigle; et aux envoyés, attachés, interprètes, commandants, officiers, etc., des médailles, quelque monnaie d'or et d'argent, et des pièces de soie.

Les médailles d'or et d'argent sont de dimensions très-variables, minces comme du fer-blanc et percées d'un trou carré au milieu. Elles portent d'un côté, avec divers emblèmes, des caractères indiquant le règne actuel; de l'autre, une devise, un souhat flateur; elles ne servent pas de monnaie, mais se donnent dans les occasions marquantes. Voici les devises que portent quelques-unes des nôtres :

« Les trois beaucoup (richesse, longue vie, beaucoup de garçons). — Les trois longues-vies (pour toi-même, les enfants et ta réputation). — Souvenir d'un million d'habitants. — Procurer au peuple la richesse et la longévité. — Rencontre du dragon et des nuages (source du bien). — Le soleil, la lune, les étoiles et les nuages. — Les cinq licites (richesse, célébrité, tranquillité, force, longue vie). — (Au revers, cinq chauves-souris, emblèmes des cinq bons conditions d'âge et de culture.

aux ministres, aux anciens gouverneurs, au gouverneur actuel à Saïgon, et aux deux premiers membres de la mission. Ces objets très-précieux sont des plaquettes d'or repoussé, où pendent des glands de perles de verre européennes. Le nom de Thu-duc et une devise variant suivant les cas sont écrits sur le bijou. Un cordonnet de couleur variable sert à le suspendre au cou. C'est la réponse aux divers grades de la Légion d'honneur que nous avons apportés.

Une liste des cadeaux contenus dans les autres caisses est également remise au premier chef de la mission. De notre côté nous remettons, entre autres cadeaux, un trône en bois doré et en maroquin rouge, une table également dorée à dessus de marbre, un grand vase de Sèvres, une boîte de très-beaux pistolets, de la soie et du velours jaunes, comme le roi seul peut en accepter. Aux divers grands mandarins : une grande glace de Venise, des vases d'onyx de la maison Barbedienne, une longue-vue, des stéréoscopes, de la soie de Lyon, etc.

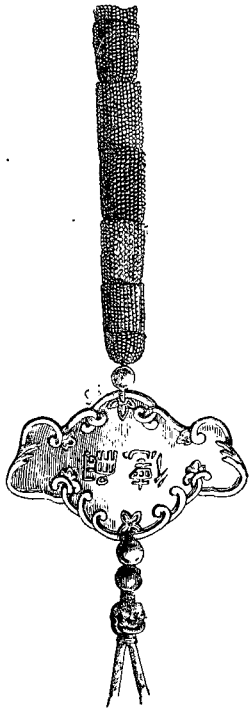
X

Messe à l'église des missionnaires. — Orphelinat. — Dernière promenade. — Éléphants que leurs et chanteurs. — Les cadeaux. — Départ.

18 avril. — Aujourd'hui dimanche, messe à la petite église bâtie au milieu des aréquiers, à trois quarts d'heure tout La maison des missionnaires s'élève tout auprès, et ses environs sont peuplés de familles chrétiennes.

Les évêques et les Pères nous gardent à déjeuner, ce qui nous permet de visiter ensuite le *Pouponnat* de Mgr Sohler. Derrière sa résidence, la charité du missionnaire a réuni, dans un vaste local, les enfants abandonnés, ou qu'on lui apporte le plus souvent dans un état désespéré. Des nourrices indigènes donnent les premiers soins aux orphelins, les bercent dans des corbeilles suspendues au plafond, et ne cessent de veiller sur eux. S'ils peuvent franchir ce premier pas si difficile de la vie, et bien peu y arrivent, ils sont habillés, élevés par les Pères, et apprennent à leur école à gagner le riz de chaque jour; les filles tissent la soie, soignent à leur tour les enfants, jusqu'à l'époque où elles se marient à quelque bon cultivateur des environs. Ces familles, comme on le pense bien, sont dévouées aux missionnaires, autour desquels elles restent groupées en villages compacts.

19 avril. — Nous voici près de notre départ; allons jeter un dernier coup d'œil au village où nous demeurons. Animée par la présence de tant de soldats indigènes, la rue s'est vite transformée en un restaurant de circonstance. De chaque côté, devant les maisons, la *Face* : « Thu-duc ». — Revers : « Pratiquer la vertu, cultiver la concorde », ou une sentence analogue, suivant le destinataire.



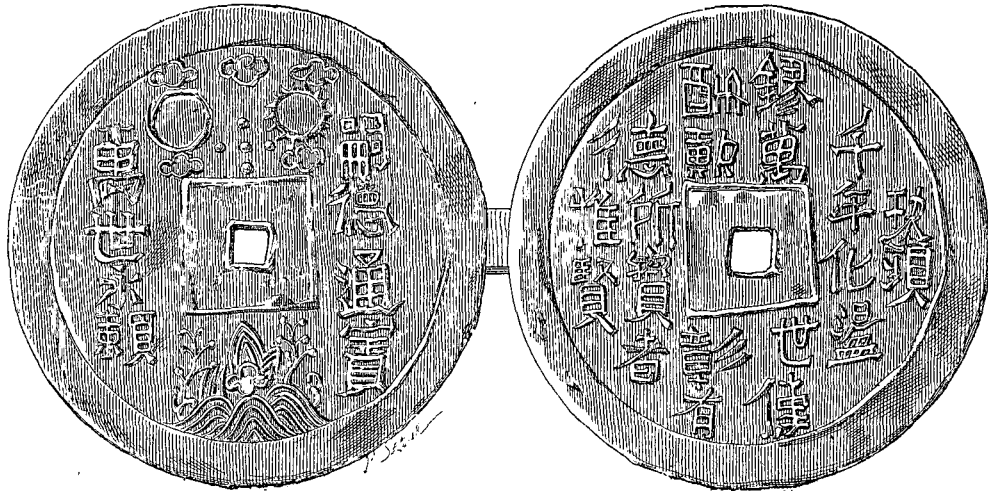
Décoration du roi de Hué, en or.

heurs.) — Les quatre agréments (bonne maison, bon climat, réussite dans les affaires, aucun souci). — La vertu est une. »

21 avril. — Il s'agit aujourd'hui d'avaler sans sourciller le dîner du départ, présent royal en signe d'adieu. Vers midi, la table est dressée; cinquante bols se pressent les uns sur les autres, une paire de bâton-

nets accompagne les fourchettes et les assiettes qu'on a eu l'attention de mettre devant nous. En gens stylés, nous élevons trois fois à hauteur des yeux nos baguettes pour dire que nous acceptons ce dîner *très-précieux* du roi. Dans les bols, se pressent un tas de petites choses rondes, grasses, blanches, rouges, jaunes, à l'huile ou au sucre; je reconnais seulement dans le nombre un canard bouilli presque intact. Nos

MÉDAILLES EN OR OU ARGENT DONNÉES A L'AMBASSADE PAR LE ROI THU-DUC.



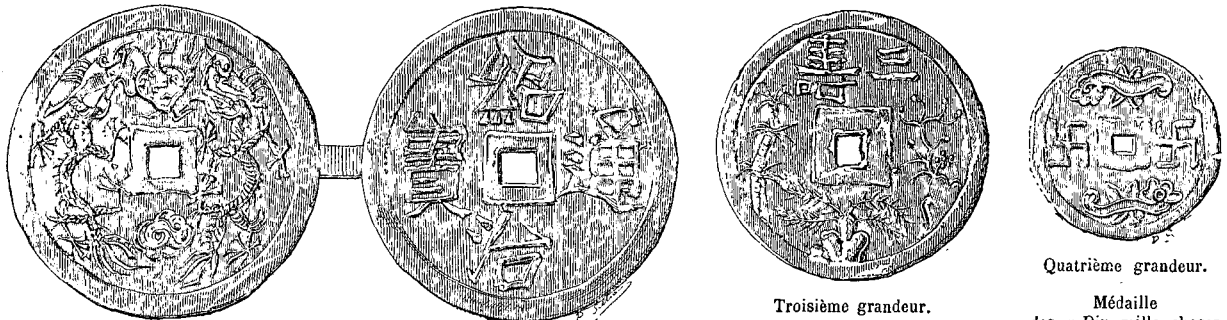
Face.

Première grandeur.

Revers.

Traduction : « Souvenir éternel de dix mille générations.
Frappé sous le règne de Thu-duc. »

« La matière, au bout de mille ans, se transforme en or dont on fait les médailles pour transmettre à dix mille générations le souvenir des vertus; mais il n'y a de précieux que la sagesse. »



Face.

Deuxième grandeur.

Revers.

Troisième grandeur.

Quatrième grandeur.

Médaille appelée « La rencontre des deux dragons. »

« Frappé sous le règne de Thu-duc. »

Médaille des « Trois longues vies ». (Face.)

Le revers est semblable à celui de la deuxième grandeur.

Médaille des « Dix mille choses à sa fantaisie ». (Face.)
Le revers est semblable à celui de la deuxième grandeur.

voisins les mandarins, plus expérimentés et pleins d'attentions délicates, découvrent et prennent dans les bols, avec leurs bâtonnets, quelque joli morceau de chien cru et le déposent aimablement dans nos assiettes. Une espèce d'anisette chinoise sert de digestif à ces fines élucubrations culinaires de composition hétéroclite.

Après une heure d'appétit simulé, les cinquante bols

disparaissent et deviennent le régale des desservants.

Le 22 avril, les mandarins nous font leurs adieux.

Le soir même l'avis arrive à Tourane, où nous attend le *Duchassaut*, notre compagnon de route.

Deux jours après, toutes choses heureusement terminées, les deux vapeurs jetaient l'ancre au mouillage de Saïgon.

BROSSARD DE CORBIGNY.